

LA « MISE EN DEMEURE » D'UN AÉROPORT PARISIEN PAR TROIS SDF IRRÉDUCTIBLES

Bruno Proth et Isaac Joseph

L'Harmattan | *L'Homme et la société*

**2005/1 - n° 155
pages 157 à 180**

ISSN 0018-4306

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2005-1-page-157.htm>

Pour citer cet article :

Proth Bruno et Joseph Isaac, « La « mise en demeure » d'un aéroport parisien par trois SDF irréductibles », *L'Homme et la société*, 2005/1 n° 155, p. 157-180. DOI : 10.3917/lhs.155.0157

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La « mise en demeure » d'un aéroport parisien par trois SDF irréductibles *

Bruno PROTH

À Isaac Joseph

Comment un aéroport, éloigné du centre-ville, peu propice à l'installation définitive, peut être élu, éprouvé puis investi par des SDF, minorité d'hommes et de femmes représentant le pôle négatif de la rencontre ordinaire ? Cet article dresse en pointillés les stratégies mises en œuvre et la qualité des échanges que s'aménagent les sans-abri afin de construire, alimenter, protéger en creux une alcôve menacée, mais enserrée au sein d'un équilibre relativement stable entre leurs conditions d'insertion, leurs ressources disponibles et leurs logiques d'installation. Pour confirmer le détournement territorial de l'espace aéroportuaire, ils partagent des attaches *a minima*, stabilisent des co-présences et densifient leurs réseaux de connaissances. Leur mémoire empirique intériorisée, leur incorporation d'expériences et leur recours à des artifices provoquent des interactions, sans doute fragiles, mais structurantes car elles ne sont rien d'autre qu'un ensemble de relations éminemment sociales. Le SDF à l'aéroport n'ignore pas que sa présence et sa permanence défient le salarié, le passager, le vacancier ; une partie de son énergie est consacrée à l'établissement et au maintien de liens mineurs qui lui permettent de

* Cet article est tiré, pour partie, d'un rapport de recherche achevé en 2003, écrit avec Vincent RAYBAUD sous la direction scientifique de Jean-François LAE et financé par le PUCA en réponse à l'appel d'offres : *Représentations, trajectoires et politiques publiques, les SDF*.

L'homme et la société, n° 155, janvier-mars 2005

cohabiter en respectant une conduite appropriée à la réalité sociale des « concessions » faites à l'abrité.

Dans un premier temps, d'autres populations réprouvées¹ seront présentées. En effet, leurs pratiques quotidiennes sur des zones annexées mènent à une accumulation d'expériences, de connaissances et de services attestant de formes de compétence (intuition, savoir situé, pratique acquise sur le tas, etc.) et d'adaptation nécessaires à la territorialisation et à la lutte pour le maintien de cette dernière. Dans un second temps, l'analyse des trajets, de la fixation et du quotidien d'une « famille recomposée », nommée ainsi par une majorité de salariés qui la côtoie de près ou de loin sur l'aéroport, éclairera quelques pans de l'existence de trois personnalités singulières, Irène, Michel et Pierre² qui font territoire, laissent des traces et forment clan.

La place accordée aux pauvres

Rappelons l'analyse de Michel Foucault³ qui situe dans le second tiers du XIX^e siècle un changement notable à propos de la place occupée par la pauvreté dans la ville. Auparavant utiles, nécessaires, voire indispensables à la vie de la cité — notamment par la distribution du courrier, le transport de l'eau et l'enlèvement des déchets (le placier descend les ordures ménagères, le dégotier récupère les vieux meubles, le chiffonnier accumule les vêtements et chiffons usés) —, les pauvres deviennent, pour trois raisons principales, un danger social et médical au cours du XIX^e siècle. Ces métiers urbains qui collectent, portent et ramassent vont d'abord disparaître pour des raisons politiques : les gouvernants se sont rendu compte depuis la Révolution française que les pauvres, lors de grandes flambées de revendications sociales, pouvaient

1. Cf. Stéphanie PRYEN, *Stigmates et métier. Une approche sociologique de la prostitution*, Rennes, PUR, 2000 ; Philippe BOURGOIS, *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil, 2000 et Bruno PROTH, *Lieux de drague, scènes et coulisses d'une sexualité masculine*, Toulouse, Octarès, 2002.

2. Tous les prénoms cités dans ce travail sont fictifs. Au cours des nombreux mois consacrés à l'ethnographie, nous avons croisé avec régularité une vingtaine de sans-abri installés plus ou moins définitivement à l'aéroport. Si nous avons privilégié notre « famille », c'est que leur stratégie de domiciliation, étant donnée leur condition d'abrités, reposait sur un refus du pacte de non-agression à l'égard des institutions aéroportuaires. Parallèlement nous avons pu nous entretenir avec des salariés du Service médical d'urgence (SMUR) et du Samu social du Val de Marne, le prêtre et deux sœurs de la paroisse d'Orly Sud et des agents des Aéroports de Paris.

3. Michel FOUCAULT, « La naissance de la médecine sociale », in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2001, p. 223.

devenir une force politique. Puis, pour des raisons économiques : la modernisation avec l'amélioration des transports intra-muros, par exemple, et la rationalisation industrielle dont l'établissement des postes qui prive les plus démunis de l'essentiel de leurs moyens de subsistance. Enfin, pour des raisons sanitaires : l'épidémie de choléra en 1832 jette l'opprobre sur la population prolétaire, perçue comme principal vecteur de contamination. Au sein de cette triple exclusion, le pauvre décline l'identité du sans-abri, de l'indigent ou du clochard. Il est considéré comme un fléau qui a vu nombre de politiques sociales se mettre en place depuis le XIX^e siècle pour tenter de résoudre le phénomène de clochardisation, alors associé à la criminalité⁴.

Sur l'espace public, les SDF ne sont pas les seuls à faire souche. D'autres « marginaux » se disputent et se partagent le pavé, pensons notamment aux populations qui échangent et consomment : prostituées-clients, toxicomanes-dealers et homosexuels-partenaires masculins.

Si ces minorités co-habitanes ne semblent guère posséder de points communs, (elles n'ont *a priori* que peu de rapports entre elles), il s'avère que toutes partagent un même trait saillant : la territorialisation de leurs pratiques. De fait, leur nécessaire ancrage territorial, afin d'y déployer leurs activités respectives, doit répondre à une triple contrainte.

Celle d'un corps « compromis ». La main tendue de la manche, la veine creusée par les injections, la chair mise en valeur invitant « à la passe », l'invite corporelle singulière de la drague entre hommes nous assènent que c'est le corps qui, à la fois, fait signe aux *alter ego* et repousse l'intrus. L'emplacement occupé, le bon moment de l'échange, la posture qui aguiche ou se réserve, les heures du contact font partie de tactiques d'exposition de soi qui visent à attirer le donateur, le revendeur, le client ou le dragueur, tout en servant de répulsifs aux passants embarrassants, parfois embarrassés.

Celle d'une visibilité nuancée pour être juste repérable. Ces quatre figures surexposées craignent en effet les mêmes « ennemis » : le policier, le détrousseur, le mauvais payeur. Se faire expulser des lieux, se faire agresser, se faire dérober ses affaires de survie sont des situations lourdes de conséquences. C'est pourquoi le choix des espaces est crucial, parfois les co-présences conduisent à un *effet d'encombrement* dû à la recherche conjointe d'une tranquillité partielle. Sans que cela ne soit le fruit du hasard, ces figures se retrouvent sur des lieux défendus, mais

4. Se reporter aux travaux de Robert CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995 et Alexandre VEXLIARD, *Le clochard*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998.

ouverts, peu engageants pour le passant et où il est possible, le temps de la récupération ou de la transaction, de se ménager une niche d'intimité. L'exercice du sexe, la prise du repas, le moment de la revente, la protection du corps engourdi par le sommeil exigent, sur l'espace public, de maintenir une attention toute particulière aux deux dangers imminents de la rencontre et de l'installation à ciel ouvert que sont le policier et l'agresseur.

Les lieux de repli sélectionnés doivent posséder des qualités intrinsèques propres à la construction d'une intimité publique. Pour que ces espaces d'approche soient envahis, pour que les corps se restaurent, se mélangent ou se dopent, pour qu'ils gagnent une intimité, il est indispensable que la luminosité ne freine pas les élans, que les mimiques ne soient pas lues comme des offenses, que l'emplacement conquis fasse signe de référence. Car si la luminosité, la topographie, la densité des lieux agissent sur les *mises en présence* comme sur les rencontres entre *alter ego*, elles cherchent également à préserver une discrétion, à garder un anonymat et à bâillonner la parole au profit d'un langage corporel suggestif, cohérent et décrypté pour qui veut le voir. La pénombre relative atténue les rôles sociaux, transperce les réticences et réduit les impatiences. La réunion de ces conditions fait qu'un espace d'intimité ponctuel se concrétise et perdure pour chacune de nos quatre figures sociales.

De ces trois contraintes découle le repérage de trois fonctions. Il s'agit d'abord de l'espace à conquérir, où s'esquissent les premiers signes d'une installation extérieure moins menaçante et d'une intériorité en cours d'élaboration. C'est l'espace des connaissances réciproques. Ensuite, se constitue le cercle des initiés. Là où la protection s'installe, là où la transaction peut se développer, là où la négociation oriente les interactions. C'est enfin la formation du territoire « privatisé » où les avances sont possibles et autorisées, celui où l'on consomme.

Au sein de cet ensemble « d'arrangements de visibilité⁵ » propre à leur besoin respectif, l'homme à la rue, l'homme qui se pique, la femme qui tapine, l'homme qui drague, doivent, à un moment ou un autre, se découvrir pour communiquer et échanger. Quels que soient leur temps passé à battre le pavé, leurs manières de faire signe, leurs tactiques d'exposition, leurs alternances ou concomitances territoriales, le premier cherche un donateur, le deuxième s'enquiert d'un dealer, la troisième aguiche le client tandis que le quatrième scrute l'étendue de l'offre

5. Rod WATSON, « Angoisse dans la 42^e rue », *Raisons Pratiques*, « La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions », Éditions de l'EHESS, n° 6, 1995, p. 201.

partenariale. À cet effet, chacune de ces figures marginalisées échafaude des stratégies cohérentes d'occupation territoriale qui permettent d'établir de façon transitoire des seuils d'approche, de stationnement et de mobilité.

L'annexion et ses logiques

À l'instar du bénévole qui, dans une logique de la réduction des risques, intervient dans le domaine de la prévention des pratiques d'injection, tient un discours qui se résume à « pique-toi proprement » ; ou de l'intervenant en milieu alcoolique qui assène : « bois mieux » ; ou du volontaire en prévention du VIH ne proposant finalement rien d'autre que « baise sans risques » ; ou enfin du représentant d'une association qui profère à la prostituée de rue : « fais signe ailleurs », le travailleur social auprès des sans-abri ne cesse de répéter : « dors autrement ». Davantage qu'ailleurs, si, sur l'espace public, les hommes et les femmes qui se « fixent », se « louent », sont « sans toit » et « baisent mal » font l'objet de politiques de prévention, c'est qu'ils représentent des risques sociaux et sanitaires. Ils sont, en quelque sorte, des figures sociales paradigmatiques qui se trouvent au mauvais endroit, au mauvais moment et dans une mauvaise posture. De la sorte, ils expriment des formes différentes de déviance se donnant à voir sur des lieux publics.

Ces quatre populations n'occupent pas l'espace public pour les mêmes raisons, mais l'utilisation interstitielle du cadre qu'elles colonisent admet trois qualités communes. La nécessité de pouvoir s'y abriter lors d'une période plus ou moins longue ; celle de pouvoir y emprunter une sortie de secours en cas de danger (police, agents de sécurité, vigiles, travailleur social, commando homophobe ou « clochardophobe », mauvais payeur), règlements de compte entre dealers ou entre hommes à la rue, agression d'une prostituée par un client ; la possibilité d'un réajustement postural en cas d'intrusion subite. Le déterminisme en situation qui accorde à chacun, en cas de danger, les moyens de retrouver rapidement une position adéquate à la norme du lieu prend alors tout son sens. En effet, si l'on est visible sur un espace public, on y occupe également un poste d'observation. Sur un espace sensible, il faut prêter attention aux servitudes de l'arythmie : visibilité-invisibilité (on est vu mais on voit) à laquelle répond celle de l'observabilité-inobservabilité (on est observé mais on observe). En somme, le principe de ces micro-localisations en retrait fait que chacun peut observer tout le monde. Ainsi, l'intrus, handicapé par son ignorance des us et coutumes du lieu, peut altérer ou stopper la libre circulation des interactions par une attitude inadéquate au

contexte dans lequel il se trouve plongé. En revanche, la présomption d'égalité entre gens vulnérables qui se partagent un bien commun, plutôt un « lieu commun », peut conduire l'homme à la rue, l'homme qui se drogue, la femme qui aguiche et l'homme qui drague à dépasser leurs qualités de vulnérabilité et de particularité en acceptant le côtoiement passager des dissemblances de chaque « population » puisqu'elles partagent des traits situationnels : prise de décision rapide, intuition du danger, exercice de l'œil, disparition soudaine.

Pour ce qui concerne l'espace fortement contraint et contraignant qu'est l'aéroport, la seule population marginale à pouvoir y prendre pied est celle des hommes et des femmes à la rue. Néanmoins, à propos d'une femme installée à l'aérogare, nous nous sommes trouvés face à deux discours. Pour une des sœurs de l'aumônerie :

« Il y avait une femme qui avait travaillé à UTA, comme hôtesse. Elle a eu un accident de voiture. Alors elle a perdu quelque chose de la calebasse, des plombs ont sauté. Elle venait à l'aumônerie toutes les semaines. Elle sentait bon. C'était un cas psychiatrique, elle ne pouvait plus se fixer, pourtant, elle s'est fixée à Orly Ouest. Quand je l'ai connue, elle avait un enfant de 9 ans, avant d'être déchue de ses droits maternels. En tous les cas, elle pourvoyait à ses besoins. Elle faisait la manche, son but était d'avoir suffisamment d'argent pour se payer une chambre d'hôtel, elle était obsessionnelle sur le bain moussant. Tous les jours elle prenait un bain avec un parfum, une mousse, c'était son image de soi qui était en jeu. Elle était impeccable, impeccable. Elle traînait toujours un chariot avec une valise. » (Entretien, 4 mai 2003)

Selon le médecin responsable du SMUR :

« Nous avons également eu de la prostitution de proximité. Je pense à une ex-hôtesse de l'air qui faisait la manche près des tapis à bagages à l'arrivée des vols nationaux à Orly Ouest en disant qu'on lui avait dérobé ses affaires. Elle demandait 50 francs pour pouvoir passer la nuit à l'hôtel. Elle dormait à l'Hilton, elle se prostituait là-bas certainement. Dans l'aéroport, je l'ai vue faire, je l'ai surprise en pleine action. Elle a disparu, elle disait qu'elle avait un enfant. Une journaliste a écrit un papier sur elle dans un journal féminin, *Cosmopolitan* je crois, où elle racontait qu'elle était une ex-call-girl du réseau de Madame Claude. C'est vrai qu'elle parlait plusieurs langues. Au début, elle présentait bien et puis, au fil des années, son image s'est dégradée, ses vêtements n'étaient plus aussi impeccables, son visage commençait à accuser les signes de la rue, sa tenue manquait d'élégance. » (Entretien, 25 juillet 2002)

L'installation aéroportuaire

Chaque espace de l'aéroport privilégie une lecture et une pratique des règles d'utilisation spécifiques qui régissent les seuils d'accessibilité de ses salariés et de ses passagers ordinaires comme de ses « clandestins ».

Seuils qui sont à la fois des moyens de compréhension entre des initiés : se savoir être à la bonne place, savoir agir en bonne et due forme et connaître les moyens de détecter l'intrus. Le trio, une fois « domicilié », trace des inscriptions territoriales et spatiales qui sont autant de manières de marquer des frontières. Les obstacles érigés à la manière de cloisons, de filtres, de meubles, servent à protéger le lieu du sommeil. Les premières comme les dernières lignes de défense (odeur, amas, amoncellement, illustration de la saleté...) ne sont pas dressées au hasard, mais obéissent à des règles spécifiques portées par une recherche d'intimité relative sur un lieu public. Le démarquage de l'enclave « fortifiée » peut être lu comme une ligne de démarcation. Un périmètre de sécurité, pour ainsi dire, est clôturé par une batterie de chariots à bagages, disposés en demi-cercle et sur lesquels sont amoncelés des objets hétéroclites, tous récupérés au cours de virées parisiennes. L'œil y distingue des produits usagés (valises vides éventrées, jouets d'enfants endommagés, poussette de nourrisson) ; des articles de survie (vêtements, couvertures, duvets, chaussures et barquettes de nourriture) ; des objets culturels (livres, journaux quotidiens dont *L'Équipe*, des morceaux du journal intime de Pierre) ; enfin des affaires de toilette (shampooing, savons, crèmes, peigne) souvent offertes à Irène par des passagères. Cette accumulation de « choses » insolites relève moins d'une conduite à l'emporte-pièce, obsessionnelle ou symbolique, que d'une stratégie visant à faire des chariots agencés des marqueurs du territoire domestique. À propos de l'appropriation territoriale réussie, Jean-Samuel Bordreuil souligne que l'aire capturée ouvre des droits d'usage et qu'elle « devient le support de pratiques qui contribuent à asseoir l'être même des acteurs qui l'occupent ⁶ ». Cette stratégie particulière du trio — qui s'oppose à des choix différents de repli retenus par d'autres pour chercher le sommeil car elle joue sur une visibilité ostentatoire — provient d'une logique spatiale qui consiste à poser les signes d'une résidence par excès de présence. Dans ce cadre, leurs excès qui heurtent la tolérance sociale sensorielle, tant par l'œil, le nez que l'oreille, et agressent l'hospitalité des instances aéroportuaires, sont également des sas d'entrée et de sortie pour quelques personnes (Samu social, service de l'entretien, sociologues) qui parviennent à surmonter ces barricades (notamment celle de l'odeur exhalée) afin de nouer relation avec le trio. En effet, l'absence de clôture physique oblige ses membres à pallier au manque de

6. Jean-Samuel BORDREUIL, « La ville desserrée », in Thierry PAQUOT, Michel LUSSAULT et Sophie BODY-GENDROT (éds.), *La ville et l'urbain. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2000, p. 170.

frontières palpables entre le privé et le public, le dehors et le dedans, l'extérieur et l'intérieur. C'est bien parce que le « hall à coucher » forme un espace ouvert aux quatre vents, où il est impossible de privatiser le moindre recoin sur la durée, qu'il « n'est pas un espace domestique au vrai sens du terme : ce n'est qu'un espace où l'on vit⁷ ». La culture de ce barrage sensoriel ou de cet « espace d'aversion⁸ » sélectionne leurs interlocuteurs en émoussant leur curiosité par la perception immédiate du dégoût. Il faut en effet prendre sur soi pour répondre à l'acharnement que nos trois informateurs consacrent à éprouver les résistances de l'intrus. Dans cette perspective, le sociologue, après avoir dépassé ses préjugés sociaux, doit également mettre de côté ses préjugés sensoriels pour gagner stratégiquement son interaction avec l'Autre. Goffman ne disait-il pas que : « l'emploi de stratégies de gain est une chose si commune qu'il est souvent préférable de concevoir l'interaction non comme une scène d'harmonie mais comme une disposition permettant de poursuivre une guerre froide⁹ ». Sans aller jusqu'à cette interprétation guerrière, nos premières interactions ont été provoquées et interrompues selon leurs convenances. Ils nous ont d'abord testés. Michel par le geste, l'invective et la tactilité (langage du corps, verbe haut, odeur forte), Irène davantage par interrogations successives animées par son exigence à comprendre notre intérêt pour eux (demandes de justification, mise en forme du questionnement, mise à l'épreuve de notre présentation).

Les compétences nécessaires au maintien de soi

Accéder à l'Autre par les mauvaises odeurs, les gestes déplacés, les traits humoristiques décalés n'est possible que parce que les interactions provoquées par ces médiums dédramatisent l'existence à la rue. Le débordement interpelle, agresse, séduit ou captive des passagers soudain devenus témoins d'un spectacle inédit. L'aspect physique, la tenue vestimentaire, la traîne odoriférante de l'amuseur permettent au spectateur de se figurer une image idéalisée du clochard qui se met en scène. La crasse, l'haleine alcoolisée, l'invective deviennent alors des moyens efficaces d'entrer en contact car elles légitiment autrement la mise à distance du corps stigmatisé. La valeur de l'interaction joue davantage sur les modalités de l'action que sur ses fonctions véritables —

7. Jean-François STASZAK, « L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur », in *Annales de Géographie*, n° 620, 2001, p. 345.

8. Jean-Samuel BORDREUIL, « Hommes à la rue aux États-Unis », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, décembre 1992/mars 1993, p. 135-146.

9. Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 102.

« [...] c'est là ce que la comédie a de commun avec le drame, et pour s'en distinguer, [...], elle use d'un moyen dont je donnerai ainsi la formule : *au lieu de concentrer notre attention sur les actes, elle la dirige plutôt sur les gestes*¹⁰ » —, sans doute parce que, pour les passagers, la comédie se joue sur un espace transitoire.

Cahier ethnographique du 2 octobre 2002

En fin de matinée, nous rencontrons Irène et Michel au niveau « Départ ». Après les salutations d'usage, nous nous dirigeons tous les quatre vers un banc sur lequel il nous est déjà arrivé de converser. À peine assis, Michel entame son show. « Bonjour maman », lance-t-il à une femme de l'entreprise de nettoyage. Elle lui répond lourdement « Je suis pas ta mère ». Il demande une cigarette à une femme qui passe avec son bébé sur le ventre, celle-ci s'arrête, fouille rapidement dans son sac à main et la lui donne avec amabilité. Une autre, d'une cinquantaine d'années, guindée de port, circule avec un caniche en laisse en poussant un chariot à bagages. Michel trotte derrière elle, voire gambade, en suivant le petit chien (cela n'est pas sans nous rappeler les techniques des mimes des rues pour provoquer les interactions). Trotter, c'est pouvoir faire rentrer les témoins de la scène dans sa malice. Mais la femme se crispe, accélère le pas et affiche un regard méprisant. La démarche de Michel reprend ses droits, le temps qu'il décroche enfin, pour laisser s'échapper la femme apeurée. Un agent d'ADP passe une première fois, Michel l'interpelle pour obtenir une cigarette. À son second passage, nouvelle demande de Michel, à laquelle l'homme répond avec un ton d'humour complice « tu veux pas mon slip aussi ? ». Une employée des services de sécurité de la fouille des passagers passe, il se lève et tend les bras vers le bas, penche son corps en avant, comme pour se préparer à lui saisir les fesses. Il la poursuit en criant « Monique ! Monique ! », elle s'enfuit en riant. Il s'arrête au bout de quelques mètres. Il arbore une mine satisfaite.

L'excès, souvent pensé comme relevant d'une infantilisation¹¹, d'une rupture de socialisation, voire d'une folie intérieure, n'est cependant pas

10. Henri BERGSON, *Le rire. Essai sur la signification du comique* [1900], Paris, PUF, coll. Quadrige, 2000, p. 109-110.

11. Michel raconte de quelle façon, après qu'il eut trouvé et ramassé un morceau de plomb dans le parking, un vigile a voulu le corrompre en le prenant pour un individu dépourvu de raison et un alcoolique alors qu'il ne boit pas : « il voulait me donner un verre de bière ! Il m'a pris pour un con. Je suis fou, mais je ne suis pas dingue. Pour qui me prend-il ? Un verre de bière pour qu'il aille le revendre derrière et se prenne de l'argent. Il me disait en plus que je pouvais être dangereux avec un morceau de plomb ! » (Discussion avec Michel, 30 juillet 2002).

inadapté lorsqu'il est pratiqué dans un contexte qui donne et fait sens. Dès lors, il n'est pas l'occurrence de l'improbable, de l'impensable ou de l'insensé, il reflète simplement la place que peut occuper une existence sociale habituellement discréditée dans ses manières de s'appropriier et d'habiter un espace. La démesure des gestes, l'outrance de la voix, la puissance des odeurs corporelles peuvent finalement être appréhendées comme une épargne positive de soi et non pas comme un ensemble de postures inappropriées, de folles attitudes, encore moins comme la conséquence d'une désocialisation irréversible. En réponse à l'excès, le regard du passager ne se résume pas à un effet de convergences visuelles, il oscille plutôt sur un fil d'équilibriste où contenance et décontenance de soi valsent sur des gestes hésitants, des nuances d'odeurs, des intensités vocales qui emportent ou non l'adhésion à la gêne, au rire, à la fuite ou au rejet. Contre les signes latents et diffus de la ségrégation, l'excès devient restauration, prescription et protection de soi lorsqu'il parvient à lézarder la logique du discrédit partagé à l'encontre des réprouvés.

Amuseur public, clown sale, artiste du happening à ses heures, Michel le clochard ? Vivre à l'aéroport, y donner des représentations, s'exhiber sont les signes d'une incessante extériorisation qui cherche à capter, de temps à autre, l'adhésion d'autrui sur les bases d'une intériorité mise à l'épreuve et sommée de renverser le regard infamant. Sortir de soi sur la crête du spectaculaire, en forçant les traits d'une intimité inadéquate, discréditée, parfois violentée sur la place publique, ne peut se faire qu'en accédant par l'abus mesuré à une connivence, une adhésion et une reconnaissance, si éphémères soient-elles. Sur le registre affectif, cette façon de se montrer « à nu » brise les palissades spatiales et les garde-fous mentaux du passager à propos de l'exposition de ce que veut montrer le sans-abri, qui pour un temps devient un semblable à soi¹², en ce sens qu'il partage avec le passager — si celui-ci décide de s'attarder — la dérision, le recul, l'humour sur ses conditions extrêmes de vie.

Faire de soi un autre

12. Je partage le sentiment de Mitchell DUNEIER à propos de son livre sur la pauvreté et l'exclusion aux États-Unis : « Le ressort majeur de mon travail a consisté à mettre en lumière des éléments de commune humanité... J'espère que ceux qui sont décrits dans *Sidewalk* en train de vendre, de faire la manche ou de faire les poubelles, apparaîtront au lecteur comme ayant plus de choses en commun avec lui qu'il ne l'aurait imaginé avant de lire le livre », cité par Isaac JOSEPH, in « Le ressort politique de l'assistance, le moralisme et l'expérience de l'instruction morale (À propos de Simmel et de l'ethnographie des SDF) », *Articles de recherche. Représentations, trajectoires et politiques publiques, les SDF*, PUCA, La Défense, 2003, p. 343.

D'autres expédients parviennent à aménager l'exposition outrancière de soi. Ainsi, la couche de crasse peut être pensée comme un « maquillage », l'odeur écœurante comme un « parfum », le vêtement élimé comme un « costume » de visibilité à rebours mais qui en possèdent les mêmes fonctions : la présentation d'un autre que soi. Censée attirer le client, la parure des prostituées comme l'uniforme repoussant des SDF sont autant de mini-blindages qui, en travestissant l'apparence — image d'accessibilité de la femme publique et d'inaccessibilité du SDF —, protègent leur for intérieur. Ce besoin de protection formalise une frontière physique et sensorielle entre soi et les autres. Le souci esthétisant de certaines prostituées comme le souci malodorant de quelques SDF, dont Michel¹³ est un bon représentant, sont des formes de mise en scène qui dérivent d'une garantie de défense de soi dans une situation sociale qu'ils essayent de maîtriser au plus près. Cette lutte contre le sentiment de nudité psychique, d'intimité exposée et de mise en périphérie du social permet d'établir une frontière, un sas, un seuil acquis et affinés au cours des pratiques de détournement de l'espace public, de façon séquentielle pour les prostituées et permanente pour les SDF. Si ces derniers développent l'art d'une présentation érigée en repoussoir, les prostituées développent des artifices destinés à attirer. Mais, en exposant outrageusement ses avantages, la prostituée se prête au double jeu de son métier : être attractive tout en falsifiant son individualité par le port d'une panoplie particulière. Cette « contrefaçon » vestimentaire (supposée accrocher le regard du passant-client) et « accessoirisée » pour le métier (perruque, faux cils, fond de teint, rouge à lèvres, parfum) est maintenue pendant le temps consacré aux « passes ». Ce camouflage permet à la professionnelle, comme à l'occasionnelle, de séparer leur apparence exigée par l'activité sur le trottoir de leur identité une fois le domicile regagné¹⁴.

Ces manières de se présenter, jugées comme autant d'expressions d'impudicité, ne s'effectuent pourtant pas dans une indécence irraisonnée. Elles permettent de maintenir une position adéquate et appropriée à leur condition sociale. Si les codes de présentation de la

13. Sa stratégie odoriférante ne l'empêche pas de stigmatiser les remugles de quelques autres sans-abri, comme s'il ne pouvait penser que d'autres aient la même préoccupation que lui : « Dans le métro, il y a plein de gens qui puent. Ils sont sales, ils couchent par terre ; c'est dégoûtant. Ont-ils idée de leur odeur ? » (Discussion du 30 juillet 2002).

14. Une même logique habite les actrices de cinéma pornographique, elle a été analysée par Patrick BAUDRY, *La pornographie et ses images*, Paris, Armand Colin, 1998. Nous pouvons étendre cette idée à l'ensemble des métiers liés à une mise en scène publique de soi.

femme prostituée sont connus, ceux de quelques SDF sont parfois difficiles à analyser. Il me semble que, dans le cas de notre trio, la crasse affichée, le poil hirsute, le cheveu gras, le cri déchirant font tout autant partie des formes de préservation de soi que l'odeur insoutenable, l'accoutrement négligé et la mine défaite. Derrière ce camouflage, le SDF peut se sentir moins menacé pour échanger et conduire des relations vers l'autre. Dans ce contexte, hors énoncé d'une désocialisation ou d'une pathologie annoncée, les signes en excès peuvent être analysés comme des formes de protection symbolique peut-être plus opérantes que le devoir de discrétion propre aux minorités juste tolérées sur l'espace public. L'épisode de leur « rapt » pour cause de gale l'illustre. Même si une infirmière du SMUR n'évoque ni gale ni menace de grève pour expliquer le traitement de choc :

« Ils ont un problème d'hygiène. Ils sont en contact avec les gens qui travaillent et les passagers, lorsqu'ils sont au Relay H et qu'ils feuilletent les revues par exemple. Des plaintes sont remontées très haut, au niveau départemental et au niveau préfectoral. C'est nous qui avons décelé le problème de santé. Ils viennent tous les jours nous voir, parfois ils viennent à trois. On leur a expliqué vingt fois qu'il leur fallait se laver, on leur a donné des produits, du savon, rien n'y fait. Nous avons essayé de les raisonner pour qu'ils consentent à accepter les conditions de l'enlèvement mais ils n'ont rien voulu entendre, ils ont invoqué la République, la démocratie, le fait qu'ils avaient de l'argent, qu'ils faisaient ce qu'ils voulaient... Alors notre intervention a été assez musclée. Le médecin, l'auxiliaire et moi, on les a forcés à monter dans le camion et on les a emmenés à Villejuif, dans un centre hospitalier spécialisé. » (Entretien, 24 juin 2002)

Après avoir été enlevés *manu militari* de l'aéroport, ils sont revenus au bout de 24 heures épouillés, récurés, rasés et tondus. Profondément blessés et meurtris dans leur amour-propre et dans leur virilité, nos deux hommes affichaient un regard furibard, une posture prostrée et une mine farouche¹⁵. Pendant plusieurs jours, ils semblaient avoir perdu leurs jalons, leurs manières d'être et de vivre l'espace. Cette perception de leur quasi-perdition a d'ailleurs dérouté les exploitants de la plate-forme. Comment pouvaient-ils être si malheureux alors qu'ils étaient propres, arboraient de nouveaux vêtements et ne portaient plus le sarcopte de la gale ? Les agents institutionnels ne pouvaient comprendre que notre trio

15. Tandis qu'Irène ne voulait plus avoir affaire avec le service médical, nous l'avons vue détourner la tête en apercevant l'infirmière et l'auxiliaire médical qui avaient fomenté leur enlèvement. Michel est allé les voir quelques jours après. Il voulait des explications, d'autant qu'il prenait le personnel du service pour des « gentils ». L'infirmière lui a expliqué que personne ne leur interdisait l'accès et le vivre à l'aéroport mais qu'il fallait respecter les règles de la société pour pouvoir s'y maintenir : « Il était calme, nous lui avons ré-expliqué les règles de la tolérance de leur présence » (Entretien, 24 juin 2002).

n'avait pas choisi de se faire épouiller, qu'il était choqué par l'incinération de l'ensemble de ses affaires, qu'il était meurtri par la violence physique et symbolique du toilettage, du rasage et de la tonte. Plusieurs jours après cette épreuve, Michel, le visage et le crâne couverts de coupures et de croûtes, ne voulait plus nous reconnaître. Pierre dormait en chien de fusil, vers le centre médical, le long de la baie vitrée avant la porte C. Un foulard sur la tête, son chariot devant lui, il était agité d'un mouvement de balancier des avant-bras. Seule Irène nous saluait du bout des lèvres, tout en restant fuyante. Désœuvrés, perturbés, trahis, ils mirent plusieurs jours avant de se reconstituer une apparence « décente » à leurs yeux et de reprendre leurs habitudes, coutumes de vie et personnalités. Ce n'était pas seulement leurs systèmes pileux, leurs chevelures hirsutes, leurs vêtements attitrés auxquels s'étaient attaqués les entrepreneurs d'hygiène. Ils avaient annihilé tout un dispositif de camouflage, suffisamment au point pour qu'ils se sentent dépossédés et mis à nu. En prenant le parti de raser, tondre, récurer le corps et incinérer leurs affaires, puis en leur « offrant » de nouveaux vêtements qui renforçaient la modification coercitive de leur apparence, les agents du nettoyage sanitaire étaient parvenus à briser leurs repères, modifier leurs manières d'abrités et provoquer un rejet du contact social au sein même de leur premier cercle.

De l'inscription géographique et territoriale

Notre trio, en s'appropriant un espace géographique « définitif », s'est inscrit dans le paysage de l'aéroport. Pourtant, nos trois compères n'effacent pas le corps, bien au contraire ils en font un seul et unique réceptacle qui protège et fait office d'ultime rempart¹⁶. La corporéité qu'ils présentent ne crée pas une distance entre l'activité, la fonction biologique et le geste social. Leur corps à bout est sans cesse mis à l'épreuve. Leurs comportements, leurs expositions, leurs frasques provoquent également incompréhension et rejet chez ceux qui possèdent toit, lit et table. Alors que, pour le commun des mortels, un corps non domestiqué (crasse, taches, odeur) devient un corps à l'abandon, un corps stigmaté, un corps mort socialement ou qui présente les signes d'une « désocialisation » irrémédiable, pour le commun des abrités il est vecteur de communication. Michel ne se représente pas son corps lorsqu'il arpente, déchaussé, les halls de l'aéroport. La surface de contact

16. Cf. Olivier SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, coll. Pratiques théoriques, 1990.

entre sa voûte plantaire et le sol lui fait vivre l'espace dès son déplacement initié. Il illustre, au plus près, ce qu'affirmait Merleau-Ponty à propos de l'homme : ce dernier ne possède pas un corps, il est son corps¹⁷. Hormis le fait que l'état de ses pieds empêche Michel de trouver des chaussures qui ne les blessent pas davantage, il reste que ses pérégrinations de va-nu-pieds cornés, lui fait intégrer d'une façon particulière l'espace. En arpentant de la même façon le lieu d'intimité limitée, qu'est le hall à coucher et les différents halls de l'aérogare, il intègre, par la voûte plantaire, l'abolition des frontières et prouve qu'il est un peu partout chez lui. Avant de l'éprouver par le nez, le passant juge son état général par la superposition des couches noirâtres de ses chevilles à ses doigts de pied. Ainsi, il est sans doute trop rapide d'analyser les entorses à la pudeur¹⁸, l'anomie apparente, « l'odeur tenace comme celle de la désocialisation... corollaire de l'abandon et de l'oubli de soi¹⁹ ». Il me semble qu'elles peuvent renvoyer, en quelque sorte, à un souci de soi qui passe par la préservation de l'installation géographique où la personne n'oublie pas de se laver mais le décide, d'autant que les difficultés pour accéder et utiliser un point d'eau, notamment dans l'aérogare, sont parfois insurmontables en raison de négociations avortées avec les préposés à l'hygiène des toilettes publiques²⁰. Michel sait qu'il sent fort. Lorsqu'il accompagne Irène au point d'eau, il demeure sagement au seuil des toilettes publiques. Cette stratégie délibérée ne l'empêche pas d'affirmer qu'ils « ne sont pas toujours très propres, il faut dire la vérité », de stigmatiser l'odeur de « caramel » qui empestait un squat qu'il a fréquenté avant l'aéroport et de porter jugement sur l'élégance de nos tenues vestimentaires en nous signifiant que nous sommes mieux habillés qu'hier (discussion, 1^{er} août 2002).

Le recours à l'animalité

17. Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

18. À ce titre, Pierre « se met au lit » en ne gardant que son caleçon. Si on se dégage de l'analyse de la folie, en essayant de comprendre pourquoi il agit de la sorte, on est en droit de se demander s'il ne cherche pas, tout bonnement, à contrer les effets de macération de ses vêtements d'autant qu'il ne peut ignorer ses démangeaisons cutanées. Cette façon de faire peut être aussi le signe d'une intimité gagnée sur une extériorité menaçante ; comme bien d'autres, il dort « nu ».

19. Djemila ZENEIDI-HENRY, *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Éditions Bréal, 2002, p. 216.

20. Nous avons repéré un abrité, l'Italien pour les avertis, qui lavait ses affaires dans le troisième sous-sol où il utilisait l'eau d'une borne à incendie.

Affinés au cours des trois siècles précédents, le contrôle social et le contrôle de soi prennent une place considérable jusque dans les gestes quotidiens et les consommations banales. Dans cette logique d'astreinte à la discrétion, ce que notre trio donne à voir est à l'opposé de la maîtrise de l'« animalité ». À ce propos, si les allusions à l'infantilisation du vagabond²¹ sont presque absentes de la démonstration de Patrick Declerck²², en revanche les occurrences où l'auteur effectue des rapprochements entre le SDF et l'animal sont nombreuses, pas moins de vingt-huit. Ces digressions sont perceptibles dès la fin de son introduction, lors de la présentation d'Edgar, l'un des personnages du Roi Lear de William Shakespeare. Obligé de quitter le monde des hommes pour sauver sa vie menacée, Edgar doit se dissimuler. Pour ce faire, il doit se comporter comme un animal. Il se nourrit de peu, ne cuit pas ses aliments, parfois ne trouve que des charognes à rogner, dort n'importe où et se fait rejeter par ses contemporains. Coupé de la société de ses semblables, il perd rapidement ses repères sociaux, il « se bestialise ». Il n'en va pas autrement des pâles figures de Declerck qui, sous l'emprise institutionnelle ou pas, sont des « naufragés », incapables de rejoindre le moindre rivage.

Au sein de son ouvrage, les clochards sont présentés comme des rats, zèbres, crabes puis sous forme d'insectes, de céphalopodes ou de bétail. Parfois, ils se laissent aller à des pulsions sexuelles irrépressibles. Ils sont incapables d'exercer la moindre influence sur leur fragilité sphinctérienne et de réfréner leurs grognements, ronflements, et autres pets.

Quelques réflexions, impressions ou sentiments suivent sur quelques naufragés reçus en consultation, dans son cabinet. Tous sont présentés

21. Alexandre Vexliard parlait de l'immaturité du clochard et de ses caractéristiques régressives qui l'apparentent soit à l'enfant soit au névrosé : « L'analyse du comportement du vagabond révèle en effet que, comme l'enfant, il se montre *dépendant, suggestible, irresponsable, incapable de coopérer, de tenir compte des besoins d'autrui* et, d'autre part, il est *inapte à fournir un effort efficace et continu, à faire face à des situations nouvelles*, surtout à cause de la *rigidité de ses attitudes* et de ses *inhibitions* » (Alexandre VEXLIARD, *Le clochard*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p. 428).

22. Patrick DECLERCK, *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, coll. Terre Humaine, 2001, p. 78 et 316. L'analyse de l'auteur est sans doute faussée par le prisme de ses observations en tant que consultant dans une institution totale, de 1988 à 1997, au Centre d'accueil et de soins hospitaliers de Nanterre. Il me semble que la complexité et la diversité du monde des hommes à la rue dépassent largement l'éventail de ses observations. Son penchant à faire du naufragé un animal dénaturé ou un homme rendu à l'état de nature provient, sans doute, de son besoin de créer de la distance, de s'immuniser, de se protéger contre ces « créatures » qui, un jour, ont été des hommes à part entière.

comme des hommes miteux, déjà gisants et toujours amorphes. D'autres allusions insistent sur leur état de dépendance, d'insouciance et d'irresponsabilité, sans omettre de sanctionner leur inscription dans une longue déchéance où le continuum des infections les amène à l'état de « termite qui travaille lentement²³ ». Puis, momentanément rédempté, apparaît Raymond, le clochard paradigmatique. Sous le contrôle de l'hébergement, discipliné, à l'abri de la tentation, il se maintient à flot. Mais, dès la porte institutionnelle franchie, livré à lui-même, il plonge dans l'abîme de la perte pour ne pas en revenir.

Hormis le mépris, le dégoût, la répulsion qui se dégagent de ces descriptions hautes en odeur, couleur et vision d'horreur, il est possible d'y lire l'association sciences humaines et sciences de la nature, comme un pont reliant les rives de la conscience humaine de soi à l'inconscience de soi chez l'animal. Les analyses sur la réduction, puis sur l'absence de socialisation visible ou apparente, dé-culturent le sans domicile fixe et lui dénie ses capacités à faire lien. Elles finissent par en faire un être instinctif qui soulage ses besoins naturels primordiaux, préserve son territoire et ne peut se projeter dans l'avenir. Entre les lignes, se dessine parfois, derrière son aversion, l'idée que la société se trompe en les assistant. Quelques-unes de ses assertions paraissent même s'inspirer du darwinisme social de Spencer dont le fondement théorique visait à appliquer à la société le respect des seules lois de la sélection naturelle, règle conduisant les moins aptes à une élimination non organisée.

Le référentiel à un vocabulaire éthologique pour évoquer les comportements des hommes n'est pas une exclusivité de Declerck. Sur l'aéroport, les façons de désigner Irène, Michel et Pierre chargent les mots choisis d'une tournure idéologique où la notion de territoire, la reconnaissance par l'odeur, la défense par la morsure et la griffure, l'abandon de soi sont des grilles de lecture qui soulignent leur absence de propreté et leur conduite instinctive. Elles font du trio des barbares en train de s'ensauvager. Le médecin dirigeant le SMUR fait osciller ses analyses entre deux pôles :

« Ils ont une stratégie. Je crois qu'il y a une stratégie de *pater familias* de la part de Michel. Dès qu'il y a famille, il y a une hiérarchie et un revenu salarial. On sait que le gamin a une pension mais il n'a jamais d'argent sur lui. La pension doit servir aux trois. Je les ai vus avec des variantes comportementales. C'est-à-dire abordables quand ils sont sur notre territoire, discutant à distance mais discutant. Lorsque l'on va chez eux, et quand on se rapproche, ils gueulent, ils rameutent du monde, ils vont planquer leurs caddies. Si les membres du trio étaient moins infernaux, ils trouveraient une écoute intermédiaire. Ils trouveraient des

23. *Ibidem*, p. 85.

partenaires à un moment ou à un autre. Leur exhibitionnisme dans l'aéroport ne fait plus rire personne. L'agression n'est plus perçue comme quelque chose de normal, on a pu accepter que la cloche vous engueule, avec Pierre et les autres vous ne pouvez pas. Ils conservent un instinct, vous pouvez vous faire griffer, vous faire mordre, si vous le prenez par la main, il n'hésite pas. Les gens ont peur de se faire mordre et griffer à cause du VIH, les gens ont les jetons. » (Entretien, 25 juillet 2002)

Un rapprochement peut également être effectué entre le mode de vie de notre trio et la condition du prisonnier ou de l'animal en cage²⁴, puisque la privation de liberté (emprisonnement, captivité, claustration) modifie l'espace d'expression de soi disponible et pousse à appliquer des techniques de survie.

Les croisements imposés

Il est vrai que croiser le trio peut conduire à analyser leur inscription comme la présence résiduelle d'une animalité censée être domestiquée par les nombreux filtres amenant à accepter, inculquer et reproduire les valeurs de la société dans laquelle nous nous ébrouons. Car, si la filiation à l'animal n'est plus mise en doute par la science, notre « famille recomposée » montre que le degré de civilisation n'empêche pas l'homme marginal de se rapprocher de l'animal. Nos trois compères sont perçus, appréciés comme des hommes qui refusent d'encadrer les besoins biologiques élémentaires dans les filets d'une ritualisation sociale partagée par l'ensemble de la société. Détourner puis s'installer sur l'aéroport sans jouer le jeu, *a maxima*, de l'hospitalité aéroportuaire, c'est privilégier l'assujettissement à un comportement instinctif qui est incapable d'encadrer les pulsions. Ne pas contrôler la propreté du corps, présenter une image impudique de soi, refuser la discipline des gestes, revient à nier les principes de bienséance, de modération, de convenance qui, lorsqu'ils sont suivis, donnent à chacun une individualisation mesurée qui s'accompagne d'une intimité reconnue et respectée par la grande majorité des membres d'une même société.

Ne pas les appliquer, c'est privilégier la crasse à l'hygiène, l'impudeur à la pudeur, le malsain au sain. En un mot, c'est substituer à la norme fondée sur l'obligation de discrétion, la visibilité de comportements anomiques parce qu'ils sont décelables à l'œil du passant ordinaire. Ainsi, si l'État s'appuie sur la nécessité de prendre soin de soi dans le

24. Cf. Jean-Claude NOUËT, in Boris CYRULNIK (éd.), *op. cit.*, p. 547-553.

cadre de la promotion de la santé individuelle ²⁵ afin « d'éradiquer » les mœurs jugées néfastes pour la santé publique, l'analyse des représentations de mœurs socialement acceptables, présentables et reproductibles pourrait montrer que l'intériorisation des contraintes donnant à l'homme abrité un cadre légitime engendre de fortes différenciations au sein de la minorité d'hommes à la rue installés dans l'aéroport.

En définitive, l'attitude du trio se situe aux antipodes des exigences sociales quant à la répression des instincts. Leurs transgressions multiples sont souvent interprétées comme une menace à l'intégration des normes, à leur partage et à leur reproduction exigés par le processus civilisationnel. Au sein de cette focale, notre famille affiche une intériorisation déficiente et insuffisante des règles élémentaires du respect d'autrui et de soi. Pour la société hautement civilisée, ordre et décence riment avec exigence d'une visibilité lisse, garante de la conformité à un code commun de conduites sociales. Lors de leurs confrontations avec les services de santé de l'aéroport, les membres du trio invalident le modèle de référence des échanges entre le soignant et le soigné. Au sein de ce modèle, la communication entre le médecin et le patient se matérialise par un langage, un ton, une déférence qui doit mener au contrôle du premier sur le second. Michel modifie la donne, brouille les cartes, inverse les rôles. Le médecin-chef de l'aéroport affirme :

« Cela m'énerve de voir des types qui ne veulent pas se faire soigner. J'ai un pouvoir, je voudrais qu'il soit bon pour le patient, pour le bien de sa santé. Je me dis que ce n'est pas lui qui va me résister. En fin de compte, il m'échappe totalement. Il me fait un bras d'honneur. Il me résiste beaucoup plus qu'un autre. Il m'échappe, il me renvoie à mon impuissance de soignant. » (Entretien, 25 juillet 2002)

Michel modifie l'ordre de l'interaction, il renverse l'hégémonie du praticien. Lorsqu'il déboule dans la salle d'attente du SMUR, il bouscule la ritualisation de la prise en charge. Il ne remplit pas les documents administratifs, on sait qu'il ne pourra pas payer et qu'il ne suivra pas le traitement prescrit. De plus, c'est lui qui choisit ses horaires, il veut être pris en charge sans attendre, il refuse le rythme de la routine et des procédures médicales. En fait, en se comportant comme un sujet, il récuse

25. À propos de la prévention du sida et de la responsabilisation individuelle au sein d'une sociabilisation forte des homosexuels masculins et des usagers de drogues, se reporter à l'analyse de Claude THIAUDIERE, *Sociologie du sida*, Paris, La Découverte, 2002.

le statut d'objet de patient qu'instaurent les formes concrètes de relation au monde médical hiérarchisé, autoritaire et coercitif²⁶.

Sur l'aéroport, s'ébauchent des comportements clandestins qui imposent, à la méthodologie mise en place par le chercheur, une rigueur particulière en ce qui concerne la distance à construire et à maintenir avec son objet. On retrouve le même genre d'analyse à propos des scènes ouvertes de drogue, où se laisse voir ce qui devrait être de l'ordre de la seule « privacité ». Certains témoignages²⁷ ont montré que la concentration de toxicomanes repoussait les autres personnes aux marges du territoire occupé et pouvait ainsi conduire à l'annexion d'un lieu public par une population marginale dont la visibilité des pratiques et des comportements contraignent le reste de la population à lui abandonner la place.

Les détournements accomplis par notre « famille recomposée » révèlent des codes de conduite qui font montre d'une double intégration : celle de la norme sur laquelle s'accrochent des marges de manœuvre singulières²⁸. C'est dans cette adaptabilité situationnelle et circonstancielle qu'elle partage plaisir et peur, clandestinité et publicité, sociabilité et « intimité ». En effet, leur indiscretion spectaculaire, leur criante invisibilité et leurs pratiques à contresens ne doivent pas être analysées en termes d'abandon de soi, ni en termes de techniques de protection visant à couvrir une installation illégitime par un excès de médiatisation. Elles relèvent avant tout d'une adaptation aux espaces résiduels proposés par la ville qui, aménagés, permettent, sous certaines conditions, d'abriter des pratiques transgressives sans vraiment menacer l'ordre urbain. L'aéroport accueille des habitants-abrités-consommateurs compétents qui, loin de se nourrir d'irrationalité, savent mesurer risques encourus, pratiques autorisées et plaisirs recherchés. Cette minorité ne fait rien d'autre que de s'ajuster à sa condition, à sa situation et au lieu de l'échange. Elle joue juste sur une gamme de pratiques qui la distinguent. Notre famille, en agissant à contre-courant des autres installés, en faisant

26. À ce propos, se reporter au travail d'Aaron V. CICOUREL, *Le raisonnement médical. Une approche socio-cognitive*, Paris, Le Seuil, 2002.

27. C'est le cas du Platzspitz, à Zurich, qui était devenu une scène ouverte de pratiques et de vie de nombreux toxicomanes.

28. L'exclu n'est pas davantage isolé des rapports de force sociaux. Le sans domicile fixe qui erre dans les gares ou le jeune de banlieue dont les papiers sont contrôlés dès qu'il se hasarde au centre-ville le savent parfaitement. Dans nos sociétés, il n'existe pas plus d'espace « hors marché » que d'espace « hors la loi ». Nous partageons l'analyse de Christian BACHMAN et Nicole LE GUENNEC, dans *Violences urbaines*, Paris, Hachette, coll. Littératures, 2002, p. 488.

fi de la discrétion²⁹, entame une partition où les notes de musique des sens, des présentations de soi et des pratiques spatiales ne sonnent faux que pour les autres. La côtoyer, l'accompagner, la découvrir donne un autre écho au monologue de Vladimir chez Samuel Beckett :

« Vladimir : Est-ce que j'ai dormi, pendant que les autres souffraient ? Est-ce que je dors en ce moment ? Demain, quand je croirai me réveiller, que dirai-je de cette journée ? Qu'avec Estragon mon ami, à cet endroit, jusqu'à la tombée de la nuit, j'ai attendu Godot ? Que Pozzo est passé, avec son porteur, et qu'il nous a parlé ? Sans doute. Mais dans tout cela qu'y aura-t-il de vrai ? (*Estragon, s'étant acharné en vain avec ses chaussures, s'est assoupi à nouveau. Vladimir le regarde*) Lui ne saura rien. Il parlera des coups qu'il a reçus et je lui donnerai une carotte. (*Un temps*) À cheval sur une tombe et une naissance difficile. Du fond du trou, rêveusement, le fossoyeur applique ses fers. On a le temps de vieillir. L'air est plein de nos cris. (*Il écoute*) Mais l'habitude est une grande sourdine. (*Il regarde Estragon*) Moi aussi, un autre me regarde, en se disant, il dort, il ne sait pas, qu'il dort. (*Un temps*) Je ne peux pas continuer. (*Un temps*) Qu'est-ce que j'ai dit ?³⁰ »

En guise de conclusion

Pour notre trio, il s'agit d'être efficace. Il n'est pas envisageable d'analyser son choix, ses pratiques, ses démarches sous le prisme d'une défaillance ou d'un dérapage à la rationalité d'une famille qui dort sous son toit, mais de les voir à l'aune de conditions spatiales et sociales qui sont les siennes et où il s'adapte d'une façon radicale.

La notion de « rationalité pathique » développée par Christophe Desjours³¹ permet de visiter les itinéraires, les manifestations corporelles, les violences de notre famille sous un angle qui éloigne les analyses recourant soit à l'aliénation mentale et sociale³², soit à la disqualification sociale³³ des hommes à la rue. En effet, l'efficacité de leur rationalité dictée par une préservation et un accomplissement de soi³⁴ fonde des

29. Deux SDF d'Orly Ouest ont choisi d'être dans l'excès de discrétion, puisque leur présence en tant que sans-abri est quasiment indétectable au passager ordinaire. Il nous a d'ailleurs été impossible, après d'infructueux contacts, de pouvoir nous entretenir avec eux sur la stratégie qu'ils emploient. Il va sans dire que leur parfaite invisibilité est tout autant un gage de pérennisation de leur installation que la parfaite visibilité du trio. Cependant, leur camouflage idéal pourrait laisser supposer qu'ils sont inscrits sur le très long terme dans cette démarche.

30. Samuel BECKETT, *En attendant Godot*, Paris, Éditions de Minuit, 1952, p. 118.

31. Christophe DESJOURS, *Souffrance en France*, Paris, Point/Seuil, 1998, p. 113.

32. Patrick DECLERCK, *op.cit.*

33. Serge PAUGAM, *La disqualification sociale*, Paris, PUF, 1991.

34. Philippe GESLIN, « Les objets sont notre plomb dans la tête. Efficacités en actions, innovations en usages », *Techniques et culture*, n° 40, 2002, p. 74.

cohérences, fait naître des solidarités, distribue les échanges au sein de l'aérogare. Même le médecin confirme qu'ils mettent en place des stratégies pour garantir leur installation et qu'à leur manière ils négocient les antagonismes. S'il n'est pas facile pour lui d'admettre que notre famille est gouvernée par un ensemble de règles élaborées et adaptées au contexte aéroporté, il concède qu'elle peut pratiquer des rationalités vouées à la recherche et au maintien d'une liberté, si précaire soit-elle.

« Le trio se rend de façon régulière au centre médical d'urgence, sans aucune agression. Si ce n'est que Michel finit par tout vouloir régenter. Le paradoxe, c'est quand on intervient *in situ*, dans leur milieu, ils sont complètement transformés à notre égard. Quand je suis chez eux, ils deviennent agressifs, ils veulent griffer, nous jeter tout ce qu'ils ont à côté d'eux. Chez eux, c'est quoi, c'est rien. Quand je vais les voir et que je leur dis : « il faut que tu ailles à l'hôpital, tu ne vas pas rester à faire le pitre, là... ». Il crie, il court, il s'échappe. Plus on va vers lui, plus il se sauve. Si on l'accule dans un coin, il va gesticuler, il va vous griffer, vous mordre. Je ne sais pas si c'est une défense de territoire. Mais je sais qu'il faut qu'ils viennent au service médical quand bon leur semble. Nous devons être dans une sorte de disponibilité, une sorte de prestation de service, finalement c'est eux qui le décident. Il ne faut pas que l'on modifie cette règle du jeu. Médicalement, je ne les ai jamais vus dans un état d'ivresse ou même alcoolisé. Je les ai vus avec des variantes comportementales. C'est-à-dire abordables quand ils sont sur notre territoire, discutant à distance mais discutant. » (Entretien, 25 juillet 2002)

Cette rationalité de terrain, guidée par une intelligence contextuelle et par un ensemble de savoir-faire opératoires et opérationnels, laisse voir l'expression d'un champ de micro-connaissances du milieu, du lieu et des hommes en co-présence d'où se diffusent et s'expriment des pratiques diligentes. Les raisons de leurs conduites comme de leurs dynamiques spatiales et territoriales n'obéissent pas à des règles aléatoires. Elles relèvent d'une situation complexe où se nouent des intrigues et où se fortifient des interactions. Au sein d'une logique qui parvient à s'adapter à un contexte extrême de vie, notre trio tisse des relations sociales qui lui permettent de faire souche dans le hall à coucher et de faire mouche auprès de quelques personnes « séduites » par leur acharnement à « être là ». L'aéroport n'est pas uniquement une source de conflits continuels entre les sans-abri et les institutions touchant de près ou de loin la notion d'ordre public. Il est également un espace de concurrence avec les autres abrités, de solidarité, notamment alimentaire, avec des salariés de certaines entreprises et de relations sociales tant avec les passagers qu'avec un vaste cercle d'agents de l'aéroport. Comme dans tant d'autres situations sociales, le sans-abri doit apprendre à déceler les dangers qui le menacent, à dominer la peur qui le tenaille et à répondre à l'agression si cela est nécessaire. Il doit aussi créer de toutes pièces les limites de son

territoire, trouver les ressources pour se procurer de la nourriture et entretenir des relations de bon voisinage. Les expédients incessants, les liens mineurs, les adaptations familiales prouvent l'autonomie d'action de ceux que l'institution juge dans l'incapacité de produire d'autres formes de stratégie que celles fondées sur l'instinct en niant leurs capacités à s'adapter au processus social de précarisation dont ils parviennent, parfois, à tordre le quotidien, à repousser les limites et à écarter les parois qui les encadrent. Les exercices de résistance mis en spectacle n'inversent, n'invalident, ni ne menacent l'ordre social. Ils donnent place et sens à la conduite surprenante, à l'assignation détournée, à la reconnaissance de soi par l'humour. En jouant sur une visibilité posturale, gesticulaire et gutturale, les rébellions minimales bricolent des reconstructions improvisées d'une présentation de soi. En exposant des micro-régulations spatiales, territoriales et sociales qui courbent et infléchissent les prescriptions tacites exigées par les exploitants des espaces, principalement les Aéroports de Paris, ils parviennent à user de tactiques qui, de façon brève, les désenclavent de leur devoir-être sans menacer l'institution pour autant.

Le trio familial n'applique pas de nouveaux usages au hasard. Il mène, construit, met en place des stratégies s'appuyant sur des compétences qui font sens au sein d'un processus social et d'une spatialisation qui consistent à renverser les rapports de pouvoir en manifestant de prime abord un spectacle anémique alors qu'elles relèvent de capacités de préservation de soi. Chacun de ses membres est un virtuose de pratiques validées au sein d'une situation contextuelle particulière. Lorsque certains salariés de l'aéroport, toutes entreprises et statuts hiérarchiques confondus, en font une famille — même si elle est baptisée « tuyau de poêle », « maudite » ou « damnée » — par le biais d'une filiation fantasmée, ils leur donnent une place dans la structure sociale, les font accéder à une forme d'existence normalisée et les intègrent au sein d'une vision partagée de la famille. De cette manière, les trois exclus ré-intègrent l'étroit cercle familial, illustration première de l'ordre social³⁵. Par une gymnastique symbolique, la famille, même « Pierre à feu », est réintroduite et rattachée par le dernier wagon, mais rattachée à une solidarité sociale reproduite par les agents du contrôle de l'espace aéroportuaire qui, par le blanc-seing prêté à la famille, donne au trio une condition d'accès vers une humanisation acceptable, alors

35. Sur le familialisme et la famille, se reporter au livre de Rémi LENOIR, *Généalogie de la morale familiale*, Paris, Seuil, 2003.

qu'individuellement chacun d'entre eux est perçu comme une figure incorrigible, désocialisée et schizophrène.

Qu'individuellement ou collectivement ils refusent le contact avec les agents des ordres spatial, sanitaire et policier, fuient la prise en charge et rejettent l'hébergement en foyer ne signifie pas que leur situation leur donne pleine satisfaction, cela souligne simplement qu'ils se résignent et s'adaptent à leur état, d'autant qu'ils connaissent les façons d'agir des structures d'urgence et les manières d'opérer des centres d'accueil mis à « leur disposition » en période hivernale³⁶. Comment avoir envie de se rendre dans des lieux fermés et autoritaires, où une population est stigmatisée, où la promiscuité invalide les repères acquis, où le règlement draconien sanctionne toute forme d'initiative, alors qu'ailleurs ils ont conquis un espace, annexé un territoire et gagné une place à part entière. L'aversion qu'ils cultivent, entretiennent et alimentent devient littéralement fonctionnelle. Elle sert à aménager et à maintenir une condition et des usages de vie qui heurtent la compréhension comme le sens des catégories et des normes du social. Ils se haïssent, ils nous honnissent mais ils tiennent. À l'évidence, ils érigent « l'être repoussant » comme une forme et un mode d'existence sociale.

Université Paris 8

36. Isaac JOSEPH rappelle que les « foyers ne font qu'écarter, et pour un temps seulement, de l'espace public une population qui regagne l'ombre d'une pauvreté invisible. La multiplication des dispositifs d'urgence, tout comme celle des équipes de prise en charge hors les murs (*out reach*), ajoute une pièce nouvelle au réseau d'institutions (prisons, hôpitaux psychiatriques, programmes de réinsertion) qui certes permettent de survivre mais dans lesquelles les pauvres demeurent à la fois captifs et stigmatisés. », *op. cit.*, p. 335.